

CENTRE DE RECHERCHES ANGLO-AMERICAINES

TROPISMES

N° 7

Cartes et strates

Publié avec le Concours du Conseil Scientifique
de l'Université Paris X - Nanterre

UNIVERSITE PARIS X -NANTERRE

1995

Avant-Propos

The traveller from the coast, who, after plodding northward for a score of miles over calcareous downs and corn-lands, suddenly reaches the verge of one of these escarpments, is surprised and delighted to behold, extended like a map beneath him, a country differing absolutely from that which he has passed through.

Thomas Hardy, **Tess of the d'Urbervilles**.

The Curator brought out a huge book of photos and showed him that very place, perched on its crag, overlooking the gigantic valley of many-hued strata.

Rudyard Kipling, **Kim**.

Cartes & strates, cartes ou strates ? Si les années 60-70, sous l'influence du structuralisme, se sont intéressées à l'archéologie de tous les savoirs, au feuilleté de tous les sens, aux strates de toutes sortes, les années 70-80 semblent avoir retrouvé un amour des cartes issu tout droit de l'enfance, que l'on croyait presque oublié. Avec ses *Jouvenances sur Jules Verne* (1974), Michel Serres allumait peut-être les feux ou signaux de brume d'un regain d'intérêt critique pour les postulans, les mappemondes et autres cartes savantes nous permettant d'aborder les textes littéraires comme autant de terrae incognitae, souvent plus étranges, étrangères, lorsqu'elles nous semblent les plus cadastrées, arpentées. Dans un numéro de *Critique*

Jean-Pierre Naugrette

intitulé «Victoria Station» (février-mars 1981), revenir à Thomas Hardy passait déjà par une lecture attentive de l'Ordnance Survey Map du Wessex, et la compréhension de la période par le suivi des nœuds ferroviaires, bifurcations et autres jonctions scandant l'espace d'un système qui s'apparentait alors au monde. En droite ligne du numéro de *Tropismes* consacré à «L'Errance» (1991), la littérature anglo-saxonne nous a ici offert un champ d'études privilégié, sans doute parce qu'elle aime donner à voir, depuis un tertre, un arbre, ou un hunier, un territoire, un pays, une contrée. Il apparaît alors que les cartes, qu'elles se veuillent les plus exactes, référentielles, réalistes, ou les plus imaginaires, utopiques, fantaisistes possibles, constituent autant d'orées, de seuils ou d'invitations au voyage, c'est-à-dire à la lecture. Depuis la carte d'état-major jusqu'aux «cartographies schizo-analytiques» de Guattari en passant par la «carte» à jouer de la géographie carrollienne, le mot «carte» a été pris dans tous les sens de ses excès, jusqu'au vertige, en un mot, dans toutes ses strates. De Shakespeare à Elizabeth Bishop, de Wordsworth à James Joyce, de Charlotte Brontë à Angela Carter, de Robert Louis Stevenson à Salman Rushdie, des falaises de Douvres aux souks de l'Inde, de Thornfield à Dublin, de la cave au grenier, les auteurs des communications effectuées à l'Université Paris X - Nanterre dans le cadre du séminaire *Tropismes* (1991-1993) n'ont cessé d'explorer le double tropisme paradoxal d'une archéologie du texte qui ne saurait se passer d'une cartographie, laquelle, à y regarder de près, c'est-à-dire en agrandissant les petits pans ou plans du monde représentés, générerait ses propres strates. Cartes ou strates ? Les auteurs ont choisi de ne pas choisir. Cartes & strates, ou carte blanche.

Jean-Pierre Naugrette